Commission Patrimoine

Une entrevue avec Jean COMPAGNON

Le 24 juin 2024

JEAN COMPAGNON

Joueur, entraîneur, arbitre, mais aussi dirigeant, Jean Compagon a fait partie des quatre familles du basket. La commission patrimoine a décidé d'aller rencontrer chez lui, à Saint-Senoch (Indre-et-Loire), cet éternel amoureux de la balle orange, passionné depuis ses débuts au Rempart Sportif de Tours en 1943.

Quel a été votre premier contact avec le basket ?

J'ai débuté le basket en primaire, c'était assez difficile parce que c'était l'époque de 39-45, c'était les bombardements, c'était l'occupation allemande. y avait pas loin de chez moi un patro catholique, le Rempart Sportif, et c'était le seul patro dans le coin.

Le hasard a voulu que je sois au Rempart, où j'ai commencé par la gymnastique.

Les dirigeants m'ont fait inscrire à la gymnastique, que j'ai pratiquée pendant deux-trois ans.

Puis j'ai continué dans le patro, là il y avait le terrain de basket, donc j'ai commencé en 43 le basket en minimes, au Rempart Sportif de Tours. Cela a commencé là. Je suis resté de 43 à 54 quand même sur le Rempart Sportif de Tours alors en championnat départemental, puis en championnat régional.

Il y a des anecdotes : par exemple on se déplaçait du temps des Allemands avec un gazogène, un camion. On mettait toutes les équipes ensemble et on mettait tous les seniors, les juniors, les filles, et tout ça dans le même camion derrière, et on allait jouer à Bourgueil ou ailleurs suivant le championnat.

Après on est monté en régional. J'étais junior, je rencontrais la grappe de Chavignol par exemple, c'est des bons souvenirs. Il y avait de la neige, notre terrain n'était pas goudronné, il n'y avait pas d'éclairage.
Quand il pleuvait, c'était assez amusant parce que le ballon restait collé au sol. Ensuite, on a fait goudronner, et on a mis deux lampes, on a eu des éclairages un petit peu meilleurs. Mais le Rempart n'a jamais eu de salle.

Quand j'étais au collège, mon père venait me chercher le soir, vers 21h, sur le terrain de basket, où nous faisions des 3 contre 3, après les cours. Il gelait à pierre fendre, et c'est là que mon père me disait : "C'est là que tu finis d'apprendre tes cours !"

En 54, je suis devenu militaire, j'étais sursitaire, parce que je faisais des études pour être ingénieur du cadastre, et en même temps je suivais des cours d'architecture. Quand, de 54 à 56, j'ai été appelé sous les drapeaux, je suis rentré à l'école de Nantes, qui était une école de comptable de l'aviation (j'en suis sorti breveté, mais ça n'est pas une gloire), puis j'ai été muté.

Lorsque j'étais à Nantes, j'ai joué à l'ABC. C'était une très grande équipe, avec Perkons (Robert Perkons, Letton), il y avait aussi Ruiz (Raphaël), qui est ensuite allé à Challans et qui a été international.
J'ai joué en régional, ils se sont ensuite aperçus que je n'étais pas trop mauvais en régional, et ils m'ont demandé de jouer en Nationale 1, et j'ai fait un match, parce que après j'ai été muté.

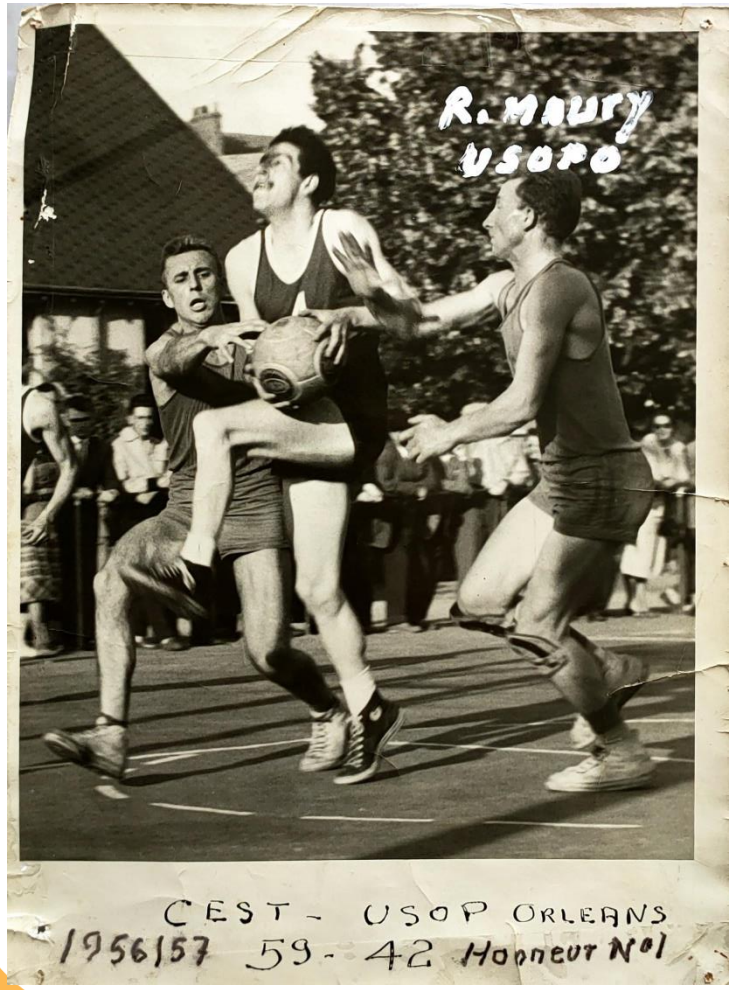
J'ai joué contre le CEP de Lorient, avec il me semble l'abbé Laudrin. L'entraîneur de Nantes était Perkons. C'était un sacré entraîneur, très rigide, très dur.

J'ai été ensuite muté, je ne suis resté que 6 mois à l'école de Nantes, après j'ai été muté à Mont-de-Marsan, où j'ai joué en départemental au Stade Montois, j'ai été sélectionné des Landes.

On m'a demandé ensuite de jouer à l'ASPTT de Dax, en Honneur National. Je passais de Mont-de-Marsan à Dax tous les dimanches, sur un terrain situé derrière les arènes de Dax, un terrain extérieur.

A Dax, j'ai joué avec les gars que l'on appelait à l'époque les Cadets de Chalosse, qui étaient allés en finale de la Coupe de France contre Villeurbanne.

En 56, j'ai été libéré. C'était la Guerre d'Algérie, et je ne suis jamais allé en Algérie, je suis toujours resté en France durant mon service, en tant que sous-officier. Et je suis ensuite arrivé au CES Tours, qui venait de se créer de l'union de patronages catholique : AS Cabane, Gatienne, Rempart Sportif et ainsi de suite.



En 56, j'ai été libéré. C'était la Guerre d'Algérie, et je ne suis jamais allé en Algérie, je suis toujours resté en France durant mon service, en tant que sous-officier. Et je suis ensuite arrivé au CES Tours, qui venait de se créer de l'union de patronages catholique : AS Cabane, Gatienne, Rempart Sportif et ainsi de suite.

Il faut reconnaître que les clubs catholiques à l'époque n'avaient pas beaucoup de moyens financiers, et c'est ce qui a fait l'union, la réunion des clubs pour faire un grand club.

Nous avons été champions de France en 56-57 (En championnat Honneur, 3ème niveau après Nationale et Excellence).

Et puis après on a joué en Nationale 2, avant de finir 2ème contre l'Alsace Bagnolet, qui est montée à cette époque-là en première division et que nous avions battue chez nous (mais ils nous ont battus chez eux et c'est au goal-average qu'ils sont montés devant nous), et ils sont restés en Nationale 1.

J'ai joué alors 3 ans au CES Tours, en Nationale 2, puis j'ai rencontré quelques problèmes familiaux (mon père a fait des infarctus) ; j'ai été obligé d'aider mes parents qui tenaient un commerce d'épicerie, et j'ai été obligé d'aller faire les halles avec ma mère à 4h du matin. Si bien qu'au CEST, quand arrivaient les entraînements du soir, j'étais trop fatigué.

J'ai donc quitté le CEST, pour devenir entraîneur-joueur à Saint-Pierre-des-Corps, vers 1959-1960. C'est à cette époque, en 1960, que j'ai commencé ma carrière d'arbitre, si on peut appeler ça une carrière.

Je dirais que le basket, pour moi, c'est une passion. Et la passion, c'est terrible.

Dès le départ, j'ai été passionné par le basket. Je n'ai jamais essayé de gravir les échelons, les choses se sont faites plus ou moins naturellement.

A Saint-Pierre-des-Corps, nous avons rejoint le niveau honneur national et on est monté en Nationale 2.

C'est alors qu'a commencé ma carrière d'arbitre, en départemental puis régional pratiquement la première année, puis en Nationale 2 après. J'ai fait de l'arbitrage fédéral jusqu'en 68 sur la Nationale 1, avec quelques anecdotes.

Je me souviens d'un match au Mans. D'un côté, il y avait un international à Nantes, dont je ne citerai pas le nom, mais de l'autre côté il y avait monsieur Baltzer au Mans, qui était entraîneur et joueur. A un moment donné, une balle sort en touche, Baltzer vient faire la remise en jeu. Je lui dis : "non, un arbitre peut se tromper" ; il me répond "chapeau", et il repart. J'avais trouvé ça bon et j'ai dit : "tiens, je vais le replacer".

Le joueur international de Nantes, un peu moins fûté, me dit à un moment donné (il fait une faute peut-être légère mais je siffle la faute alors ils me dit : "non c'est pas possible". Alors je lui réponds : "bah, un arbitre peut se tromper", il me dit "ça m'étonne pas, vous ne faites que des conneries depuis le début".

En parlant de suite logique, comment l'arbitrage s'est-il présenté à vous ?

C'est Pierrot Monnier qui m'a mis le pied à l'étrier. Il m'a dit en 1962 : "maintenant tu commences à vieillir, tu peux commencer à arbitrer. La première année, j'ai été départemental mais j'ai fait du régional, du régional je suis passé fédéral dans les années qui ont suivi, alors là ça a commencé à être intéressant. Je citerai les arbitres internationaux : Messieurs Cornu (Maurice), David (René), Blanchouin (René), Blanchard (Robert).

Tous ces grands-là étaient de la Commission fédérale des Arbitres ; ils m'ont dit : "bon ben tu vas faire de la Nationale", donc j'ai fait la Nationale . Ce qui m'a un peu surpris, c'est que les désignations n'étaient pas logiques : on était avec un mentor -Monsieur Lewis en ce qui me concerne, qui était un arbitre international- et je partais avec lui tous les dimanches, tous les dimanches (il insiste), à Denain, à Berck, à Villeurbanne et dans tous les grands clubs, et on faisait des grands matches, parce qu'il était arbitre international.

C'était très dur, car à l'époque existaient de petites salles de basket, avec un public houleux, très près du parquet. J'ai eu un accident Je me souviens plus exactement l'année, c'était lors d'un match entre Limoges et Orthez. Il y avait un joueur à Limoges, dont je ne me souviens plus exactement du nom, toujours est-il qu'il n' y avait pas de place entre le public et nous sur les bancs de touche, si bien que les gens prenaient un parapluie et nous faisaient des croches-pied (certains arbitres se blessaient).

Le joueur ne l'a pas fait exprès, en sautant pour éviter une sortie de balle -j'avais le sifflet à la bouche- Il a attrapé le sifflet, et il m'a enlevé toutes les dents. Je suis reparti de Limoges la bouche en sang, et Orthez l'a emporté d'un point. Les supporters m'ont suivi jusqu'à la gare.

J'avais une serviette dans la bouche, j'étais en sang, et Limoges m'a proposé de m'indemniser pour le financement du dentier.

J'ai donc demandé à mon président de la commission fédérale, qui était Monsieur Unterstock (Robert), si je pouvais accepter que le club m'indemnise. Il m'a dit : "Oui, tu peux, mais fais attention, sous certaines conditions". A la veille d'un match Limoges-Villeurbanne, je reçois un chèque, destiné à compenser les frais que j'avais eus et non pris en charge par la sécu, ainsi que les mutuelles. Je n'ai pas encaissé le chèque tout de suite. Limoges a battu Villeurbanne, tout s'est bien passé, et j'ai finalement encaissé le chèque.

En 1981, René David, alors président de la commission fédérale, m'a demandé de faire de faire un travail sur l'arbitrage, en relation avec monsieur Vautrot (Michel), qui était un arbitre international de football très connu, ainsi qu'un autre arbitre de rugby.

Je me suis exprimé en disant qu'il n'était pas logique que l'on soit toujours avec le même arbitre, Et c'est là que j'ai contribué à créer les évaluations à la Fédération, avec d'anciens arbitres internationaux, comme Blanchard, Rota, de l'Est, Mauloubier qui était de Toulouse, et à plusieurs, on a commencé à mettre au tableau noir un stage annuel d'arbitres, nos réflexions sur l'arbitrage et le rapport au jeu.

Notre principe a été de dire que ça n'est pas l'arbitrage qui fait le jeu, mais que ce doit être le jeu qui fait l'arbitrage. On est parti de cette théorie, et on a mis au tableau tous les éléments sur lequels ont pouvait juger un arbitre : la connaissance du jeu, le placement, la sévérité ou le laxisme, l'adaptation de son comportement suivant les situations.

Puis on a mis des notes, avec des coefficients, et chaque évaluateur voyait à peu près dans l'année un arbitre de haut niveau tel que Jalon, Marzin et compagnie, on les voyait 5 à 6 fois par 5 évaluateurs différents, puis on faisait un classement, et c'est à partir de ce moment qu'on a commencé à établir de désignations d'arbitres, auxquelles je participais.

Nous mettions toujours l'arbitre de tête, qui était international ou pas, avec un arbitre un peu plus faible, pour niveler et équilibrer les choses.

Je ne me souviens plus de l'année exactement, mais c'était au cours d'un match entre Antibes et Cholet, à Antibes (les matches se jouaient en manche aller-retour, au goal-average). Cholet avait perdu de peu à Antibes, deux arbitres internationaux opéraient sur ce match.

Le directeur technique de l'équipe de Cholet était Monsieur Christian Mansion, lequel a été secrétaire général de la Fédération. Il m'a téléphoné en me demandant de ne pas désigner les mêmes arbitres lors du match retour. Je lui ai répondu que j'étais désolé, mais que nous avions pour habitude de mettre exactement les mêmes arbitres au match aller et au match retour. Il a publiquement remis en cause cette décision dans Ouest-France, de manière à ce que le public puisse forcer un peu la donne.

Lorsqu'un évaluateur supervisait des arbitres, la première méthode était d'aller voir l'arbitre à la fin de la rencontre. L'idée était d'abord de les laisser se reposer, se doucher, récupérer. Nous commencions par lister tous les points favorables à l'arbitre, de manière à lui ouvrir l'esprit, avant d'aborder les points plus négatifs.

Tout était noté par écrit, et envoyé sous forme de rapport.

J'ai répondu à Monsieur Mansion : "c'est très simple, vous m'enverrez deux places : une pour mon épouse et une pour moi, et vous me mettrez en face de la table de marque, et vous aurez les mêmes arbitres", que l'on peut citer : Fabrice Saint-Aubert et Philippe Manassero. Quand les arbitres sont arrivés sur le terrain, le public s'est levé s'est mis à huer comme pas possible.

Un dirigeant de Cholet, un monsieur très bien dont je ne me souviens plus du nom (Elie Baranger), est rentré sur le terrain et s'est mis à applaudir les arbitres et ça a calmé la foule immédiatement. Le match s'est déroulé, Cholet s'est qualifié pour la suite des playoffs.

J'ai été durant plus de 10 ans président de la Commission Fédérale des Arbitres, de 1982 à 1992, en assumant en même temps les fonctions de vice-président de la fédération.

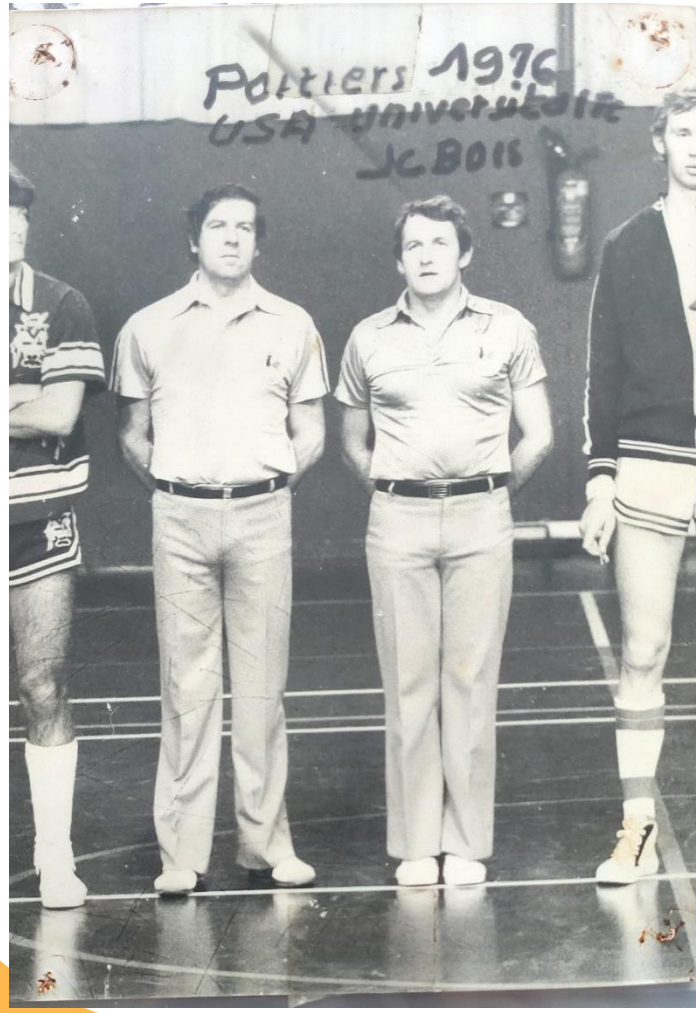
Est-ce durant cette période que l'arbitrage en France a entamé une mue, s'est modernisé ?

On y est pour quelque chose, mais il faut relativiser : la vie change, les modes changent. Les arbitres sont professionnels désormais, nous étions deux pour arbitrer, ils sont trois désormais, donc il n'y a aucune comparaison à faire.

Je suis allé en stage aux Etats-Unis, envoyé par René David, qui était alors président de la CFAMC avant de prendre la présidence de la FFBB. Je n'ai pas retenu grand-chose du basket américain professionnel, dans la mesure où l'esprit est totalement différent -on le voit encore d'ailleurs-. Un joueur américain défend très bien, l'attaquant est pareil : ils ont une technique formidable. Mais lorsque le joueur est passé, on ne cherche pas à l'abattre comme en Europe.

J'ai été arbitre international. Au-delà des rencontres, j'ai pu faire du tourisme. J'ai pu visiter le Bolchoï par exemple, je suis allé à Riga. On m'a même proposé d'arbitrer une rencontre du championnat russe, ce qui est encore un basket totalement différent : l'esprit est là, mais la virilité est intense.

D'un autre côté, en tant qu'arbitre, j'ai reçu des bases. Celles de Messieurs Cornu, David, qui évoluaient à une époque où la sévérité était plus grande. J'ai arbitré avec Jean-Claude Bois, un match amical -notamment-, avec des universitaires américains à Poitiers.



Il m'a dit qu'il fallait que je prenne conscience de ce que nous avions réalisé dans le cadre de l'évolution des évaluations, en étant moins sévère et en laissant plus jouer.

Je dirais que j'ai été respecté en tant qu'arbitre, mais pas forcément aimé, même si le terme ne convient pas forcément pour un arbitre. Certains passaient plus facilement que moi, comme Christian Jallon par exemple.

J'ai eu toujours cet esprit d'équité, et parfois de sévérité par l'équité, mais c'était ma passion mais également ma façon de vivre, la façon dont j'ai été éduqué.

Comment avez-vous mené de front vos activités d'arbitre de haut niveau, avec votre activité professionnelle ?

J'avais pris des cours d'architecture. J'ai ensuite passé un concours, auprès des collectivités locales, avec une ouverture de poste à Saint-Pierre-des-Corps, où je suis devenu ingénieur divisionnaire, dirigeant le service bâtiment, avant de devenir ingénieur en chef et directeur des services techniques de la ville, ce qui me permettait de me libérer du temps en semaine, pour partir arbitrer à l'international.

J'ai pu participer à pas mal de rencontres qualificatives pour des championnats du Monde ou des JO, mais je n'ai jamais participé à des JO ou des championnats du Monde en tant qu'arbitre. J'ai voyagé à travers toute l'Europe du basket : Madrid, Prague, Lisbonne.

Une anecdote encore, sur les façons de voir l'arbitrage en Coupe d'Europe -en féminines notamment- Je suis allé à Saint-Jacques-de-Compostelle arbitrer. Les filles étaient championnes d'Espagne et rencontraient les filles championnes de Yougoslavie. Il n'y avait pas d'équipe féminine de Yougoslavie la veille du match : elles étaient bloquées à Madrid : il manquait soit-disant des visas. Elles avaient battu l'équipe espagnole de plus de 30 points à l'aller, et elles ne sont arrivées qu'à 5 le jour du match. Elles ont pris un taxi, qu'elles ont payé de leur poche pour venir jouer à 5 et faire la soixantaine de kilomètres qui séparaient l'aéroport de la salle.

Comme par hasard, l'arbitre portugais qui devait officier avec moi ne s'est pas présenté, et c'est un arbitre espagnol international qui a arbitré. Il a fallu mettre les choses au point et, à la fin du compte, les Espagnoles ont gagné d'un point, mais ça n'a pas servi à grand-chose, puisque ce sont les Yougoslaves qui se sont qualifiées.

Je citerais un deuxième cas, où la politique prend le pas sur le sport. Je participais à un tournoi qualificatif pour les championnats d'Europe entre Israël, la Turquie, la Suède et un autre pays à Tel-Aviv, et j'ai été désigné par le commissaire international pour faire la finale de ce tournoi ; ça me gêne peut-être de le dire, mais 2 heures avant le match, on me signifie que je n'arbitrera pas la finale. Nous étions en juin 1967, et de Gaulle avait refusé les avions français à Israël pendant la guerre des Six Jours. J'ai finalement officié pour le match pour les 3ème et 4ème places.

J'ai eu ensuite de nombreuses désignations en tant que commissaire FIBA : Real Madrid, Sparta de Prague, Crystal Palace, Pays-Bas, Allemagne, l'Italie plusieurs fois, Barcelone,

J'ai fait un tournoi à Madrid avec Michel Varey, la veille des JO Montréal en 1976. Ce furent des rencontres très fortes : USA-Cuba, les Espagnols ne voulaient pas arbitrer, l'Espagne était là, et il y avait une 4ème équipe, nettement moins forte, peut-être l'Italie.

Mais comment faisiez-vous pour mener ces deux carrières en parallèle ?

Les ouvriers sortaient à 6h, et je restais jusqu'à 8h le soir. J'avais un adjoint, mais le travail restait sur la table, il fallait compenser. Je n'ai jamais été politisé, j'ai travaillé sous une mairie de gauche (Saint-Pierre-des-Corps), mais j'ai aussi joué sous les couleurs du CEST, un club catholique.

La passion coûte très cher dans la vie, notamment sur le plan familial.

Et l'après ?

Après avoir été commissaire pour la FIBA, je suis rentré au Conseil d'Honneur, en 2000, avant d'en devenir le secrétaire général, puis d'endosser le rôle de président délégué.

Vous avez fait partie de toutes les familles du basket, notamment en tant qu'entraîneur, puis de dirigeant...

Dirigeant, pas vraiment. J'ai toujours évolué dans des clubs à la solide équipe dirigeante. Mais entraîneur, oui. D'abord en 1981, avec les filles du CEST en Nationale 3, puis l'ASH Tours (basket fauteuil) avec André Auberger, avant de devenir entraîneur de l'équipe de France handisport pendant quelques temps.

J'ai entraîné pendant un temps conjointement l'ASH et les filles en N3. Le courage, l'abnégation et la joie de vivre des sportifs handicapés m'ont marqué, ils savaient danser en fauteuil. Comme chez les valides, c'était aussi la fête après les matches.

Pourquoi autant de gens de votre génération (Jacqueline Varennes), se sont-ils orientés vers le handicap ? Est-ce par amitié avec André Auberger, qui habitait dans la région ?

André Auberger était très lourdement handicapé, et il a malgré cela été président de la Fédération handisport. Il était très ouvert d'esprit.

Vous disiez que vous n'avez occupé que peu de fonctions en tant que dirigeant, mais avez malgré tout été président du Comité basket 37 ?

J'ai été président de Comité, vice-président de la Ligue du Centre Val de Loire, vice-président de la Fédération, et maintenant président du Conseil d'Honneur FFBB.

J'ai d'abord été trésorier général du Comité, pendant 4 ans, sous la présidence de Christian Tersac. Nous étions deux à pouvoir prendre la suite : Thierry Balestrière et moi. Il a estimé qu'il y avait un dysfonctionnement au sein du Comité. Il y a eu une petite opposition, puis nous nous sommes expliqués, avant de l'expliquer aux clubs. Il en est de même régulièrement à la Fédération. Le fonctionnement est de plus en plus professionnel, le nombre de salariés a explosé, ce qui est normal, indiscutablement. Ce n'était pas le cas à notre époque, où nous faisions tout nous-mêmes.

Avez-vous transmis le virus du basket à votre famille ?

Mes arrières petits-fils, tous deux ingénieurs, jouent au basket à Paris. L'un mesure 1m95, joue en championnat départemental, l'autre fait 1m88.

Mon fils a joué à Joué-Lès-Tours, avec Daniel Plessis, mais il ne mesure qu'1m82-83.

Aucun n'a souhaité reprendre le sifflet ?

Non, c'est leur métier qui les passionne. Mon fils a monté une entreprise à Paris, avec son épouse, créant sur les chariots d'hôpitaux, des machines à café, à soupe, qui s'adaptent directement sur le chariot dans toute la France.

Ma fille est née en 1965. Elle était visiteuse médicale, travaillant chez Sandoz, puis Novartis, spécialisée un temps en oncologie. Elle est désormais au Comité directeur de Novartis, à Paris.

Vos parents étaient-ils sportifs ?

Mon père était très sportif, mais pas ma mère. Il faisait beaucoup de cyclotourisme (il a monté le Massif Central avec des copains). C'est lui qui m'a emmené, lorsque j'étais minime, à l'ASPO Tours, rue Nationale, voir les rencontres de Nationale 1, avec Clotaire Blanchard.

J'ai fait beaucoup de vélo, à titre personnel, 150 à 160 km tous les jeudis. J'ai fait Tours-Nantes, pour aller en vacances, avec des copains, des vélos demi-course et les bagages derrière. Nous avions fait Nantes-Saint-Nazaire le lendemain.

Quelle était l'ambiance basket à l'époque ?

C'était extraordinaire, c'est là que la passion est née. Je me souviens encore de Swidzinski, je revois encore Martin, Le Moign. J'ai été personnellement champion d'Académie avec Chapeau (Jean), avec Le Moign (Pierre). J'ai vu Championnet, Rupella La Rochelle. Les matches étaient très limités au niveau des scores. Rupella avait été limité à 25 points au cours d'un match auquel j'assistais.

L'ASPO a ensuite évolué au terrain du Sanitas, à la Rotonde, et puis bien sûr le Palais des Sports en 1956. La photo (il la montre) de Dao (Pierre) est importante pour moi. Lorsque j'organisais des stages d'arbitrage à Poitiers, je faisais venir Dao, qui venait expliquer.

Il parlait toujours de Pondexter, et des joueurs américains, défendant ses joueurs, pleinement dans son rôle d'entraîneur. On en faisait une synthèse, on en discutait. Pierre est un passionné, un type extraordinaire. Il avait une façon à lui de voir le basket, mais il était fort, très fort, et il a bien dirigé l'ASPO.

Il l'a peut-être amené à la faire chuter, lorsqu'il a pris d'Antibes Jacques Cachemire, ça a été le commencement de la fin. Il voulait partir, et n'a pas construit l'équipe qu'il fallait. On a mangé plusieurs fois avec son épouse, qui était à Lyon, et ses fils, qui étaient arbitres.

Souhaitez-vous nous faire-part d'un souvenir basket marquant, en tant que joueur, entraîneur, arbitre, et un en tant que dirigeant ?

Dirigeant, c'est difficile. J'ai apprécié les qualités des dirigeants, avec ce côté bénévole, qui est terrible, des heures passées à discuter. J'en citerai deux ou trois : Charron au CEST, Lejeune, Hubert Monteil à Saint-Pierre. Ils m'ont marqué, on sentait l'âme du sport qui était en eux.
En ce qui concerne le joueur, être champion de France a été la grosse récompense.
Le Coq d'Or a aussi été important, en tant que dirigeant fédéral.

En tant qu'arbitre, être en Sicile en tournée pendant un mois avec l'équipe de France féminine, ce sont des trucs extraordinaires, avec des rencontres le soir sur la plage à Raguse, à Catane, etc. Etre arbitre, c'était aussi les voyages, le côté culturel : le Bolchoï à Moscou, le tombeau de Lénine, Washington, les musées, le Prado. On a cette chance, de pouvoir de profiter de l'environnement.

Nous étions défrayés, bien sûr, mais l'abitrage ne m'a pas rapporté.

Pour aller à Antibes, on partait la veille, on mangeait dans de bons restaurants, on dormait dans de bons hôtels, on dépensait ce qu'on gagnait.

Que retenenez-vous de toutes ces années ?

J'ai fait des rencontres extraordinaires, autant sur le plan département, Ligue, ou à la Fédération. Je suis allé dans toute la France faire passer des examens d'arbitre, où je me suis rendu compte des différences de mentalité. Si vous allez sur la Côte d'Azur, l'ambiance est décontractée, avec les à-côtés, alors qu'en Alsace, sous la houlette d'Astrid Schneider, chacun était sur sa petite table à mon entrée dans la salle, à l'écart des autres, et ils se sont mis au garde-à-vous.

Après avoir structuré l'arbitrage en Nationale 1 avec les évaluations, il a fallu faire redescendre les choses, ce qui était assez difficile, car les arbitres ne se déplaçaient pas en dehors d'une certaine zone. Les évaluateurs retrouvaient leurs arbitres plusieurs fois. Le problème de l'évaluateur, lorsqu'il évalue quelqu'un, c'est qu'il veut retrouver ses propres qualités personnelles. Il est toujours difficile d'ouvrir l'esprit des gens, chacun a sa personnalité, et elle ressort.

Quel est votre regard sur le basket actuel ?

Oui, je regarde les matches de Coupe d'Europe sur les chaînes dédiées ; ça m'intéresse car il y a une très grande évolution de la technique : les joueurs savent défendre, savent attaquer, savent dribbler, mais il y a beaucoup de dribbles. Autrefois, on se faisait beaucoup de passes entre arrières. Maintenant l'arrière monte la balle, est capable d'aller au cercle pour mettre le panier. C'est une évolution.

Il y a encore les écrans, mais ils sont très, très légers. Le moindre contact d'écran est sifflé sévèrement maintenant. Par contre, il y a toujours cette question de force, avec cette espèce de demi-lune tracée devant le panneau, où les joueurs ont des droits physiques plus intenses, mais le contact est beaucoup plus permis, si bien qu'on voit des contres magnifiques, qu'on ne voyait pas.

Il y a eu plein de règles changées : un joueur de basket de notre époque n'avait pas le droit de prendre le ballon au-dessus de l'arceau, les smashes étaient très limités. Je pense qu'il y a une évolution intéressante au niveau du spectacle.

Propos recueillis par Sophie Gabory et Thibault Roy

ESPACE BASKET
Allée Sadi Carnot 45770 SARAN
Tél. : 02 38 79 00 60
secretariat@centrevaldeloirebasketball.org

Commission Patrimoine

centrevaldeloirebasketball.org